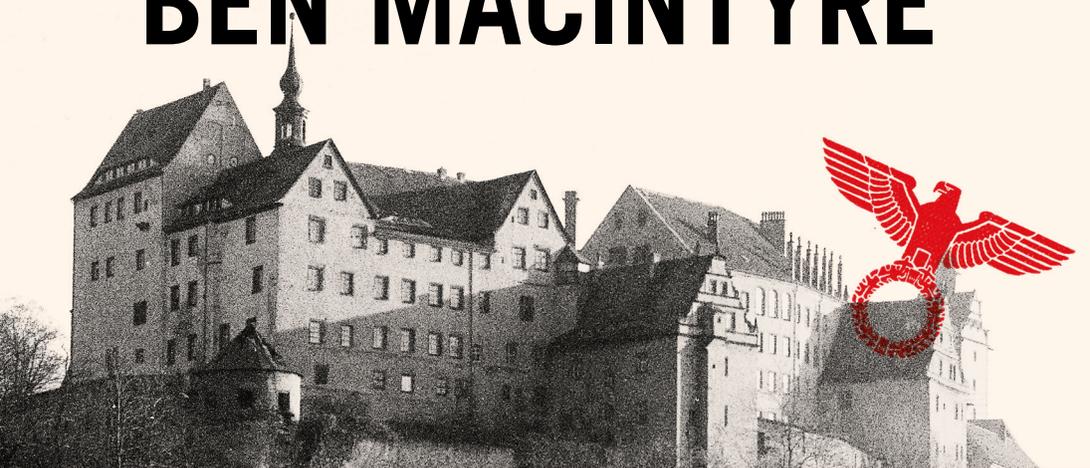


PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER *L'ESPION ET LE TRÂÎTRE*

**BEN MACINTYRE**



**COLDITZ**

**LA FORTERESSE D'HITLER**



ALISIO  
HISTOIRE

**S**ur les hauteurs d'une colline, au cœur de l'Allemagne nazie, se dresse un imposant château gothique, magnifique et monstrueux. Dans ce colossal labyrinthe de pierre sont parqués les « ennemis n°1 » d'Hitler, 200 officiers haut gradés aux multiples nationalités. Tout au long de leur longue et éprouvante captivité dans l'enceinte ultrasécurisée de Colditz, ces « incorrigibles » n'auront qu'une seule obsession : s'évader. Dans un jeu haletant du chat et de la souris, où la tension ne cesse de monter à mesure que la machine de guerre nazie s'affaiblit, ces prisonniers mettent leurs geôliers à l'épreuve par de redoutables et rocambolesques tentatives d'évasion.

Au fil de portraits psychologiques précis et captivants, l'historien à succès Ben Macintyre dépeint une société en miniature, pleine de héros et de traîtres, de conflits de classes et d'alliances secrètes, et insuffle une nouvelle vie à l'une des plus grandes histoires de guerre jamais racontées.

## Ben Macintyre, un auteur acclamé en France et à l'international

« Un récit très nuancé, sensible, perspicace  
avec un vrai souci du détail. »

THE TIMES

« Un récit divertissant, profond,  
objectif et souvent très émouvant. »

WALL STREET JOURNAL

« Une palpitante chronique  
de la guerre froide finissante. »

LE MONDE

« Une biographie digne  
des meilleurs thrillers. »

LIBÉRATION

« Le meilleur récit d'espion-  
nage que j'aie jamais lu. »

JOHN LE CARRÉ

Journaliste au *Times*, **Ben Macintyre** est historien, formé à Cambridge, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide. Auteur best-seller, internationalement reconnu et traduit dans 37 pays, ses ouvrages relatent des affaires d'espionnage majeures, dont son livre à succès *L'Espion et Le Traître* vendu à plus de 40 000 exemplaires. Auteur implanté sur la scène audiovisuelle, l'adaptation de son livre *Rogue Heroes* a fait l'événement lors de sa sortie sur Canal +.

ISBN: 978-2-37935-322-2



24,90 €  
Prix TTC  
France

ALISIO  
HISTOIRE



www.alisio.fr

# **COLDITZ**

**LA FORTERESSE D'HITLER**

**ALISIO**

*L'éditeur des voix qui inspirent*

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**  
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,  
Instagram, Facebook et Twitter !

**Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.  
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous  
entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité.  
Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Titre original : *Colditz, prisoners of the castle*

© 2022 by Ben Macintyre

Publié avec l'accord de Curtis & Brown

Suivi éditorial : Doriane Giuli

Relecture-correction : Audrey Poulat

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

Photos de couverture : © Trinity Mirror / Mirrorpix / Alamy  
Stock Photo © Print Collector / Hulton Fine Art Collection via  
Getty Images

© 2023 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris

ISBN : 9782379353222

**BEN  
MACINTYRE**

**COLDITZ**  
**LA FORTERESSE D'HITLER**

Traduit de l'anglais  
par Richard Robert

ALISIO  
HISTOIRE

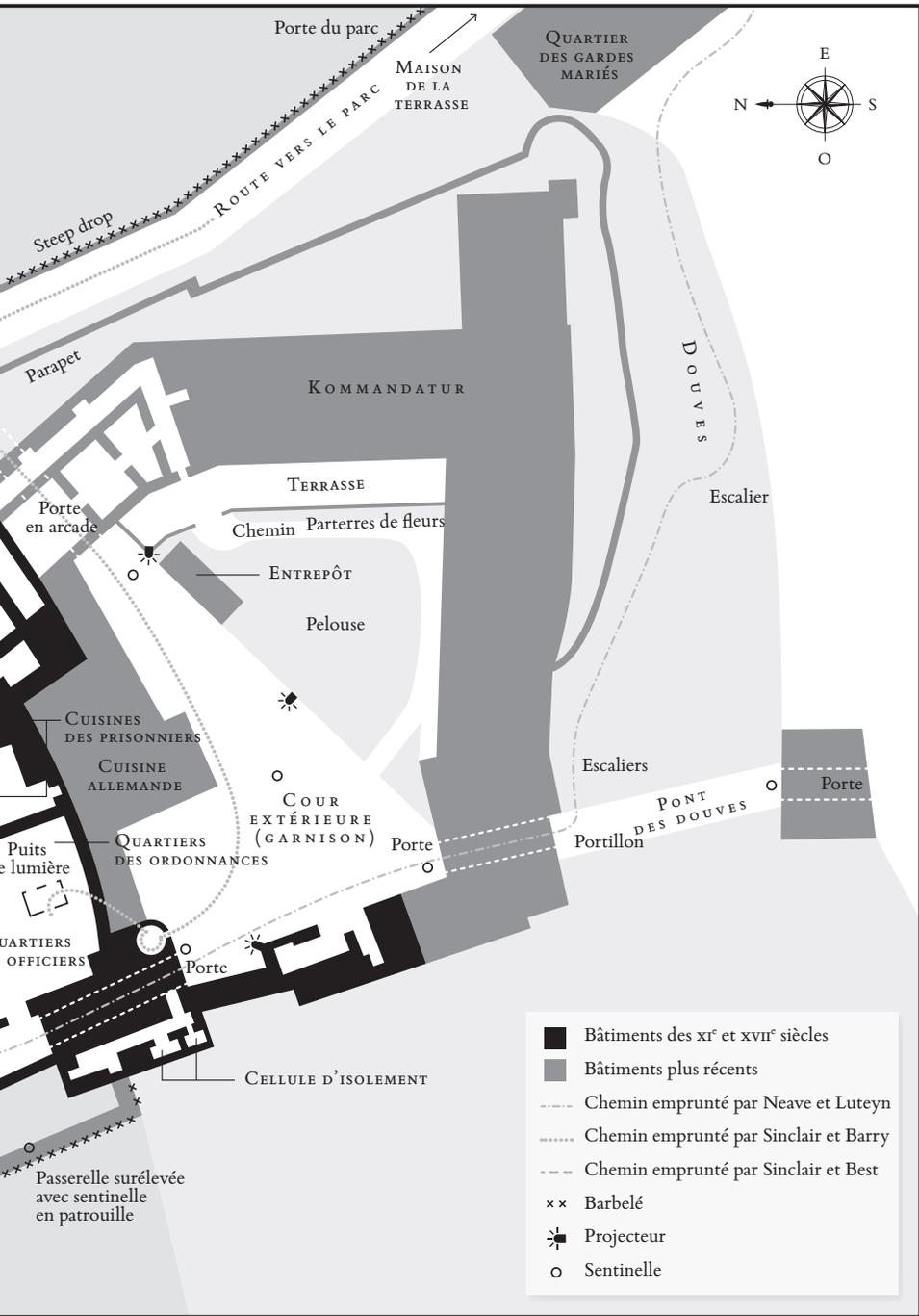
Europe 1937-1942



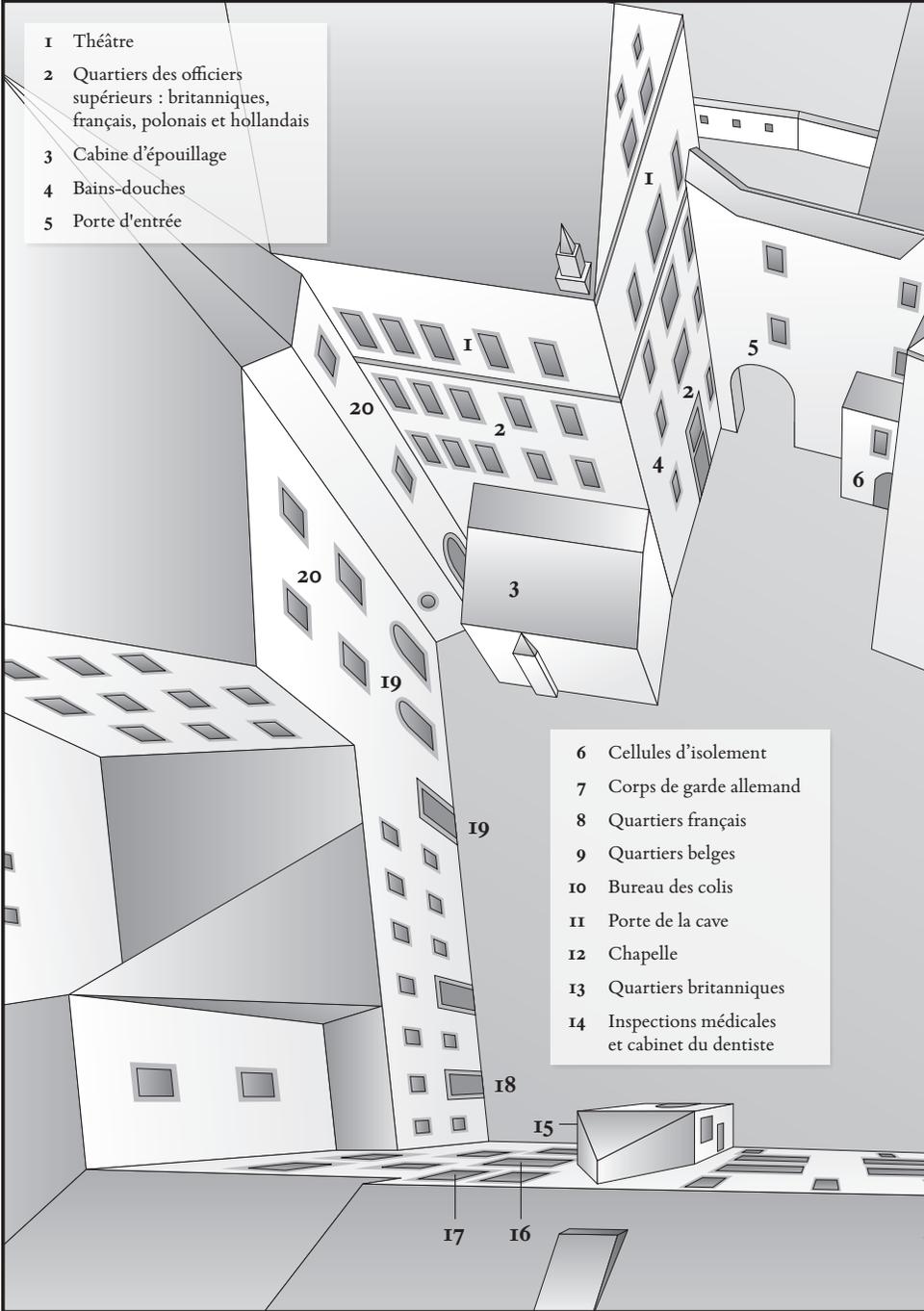


# Château de Colditz





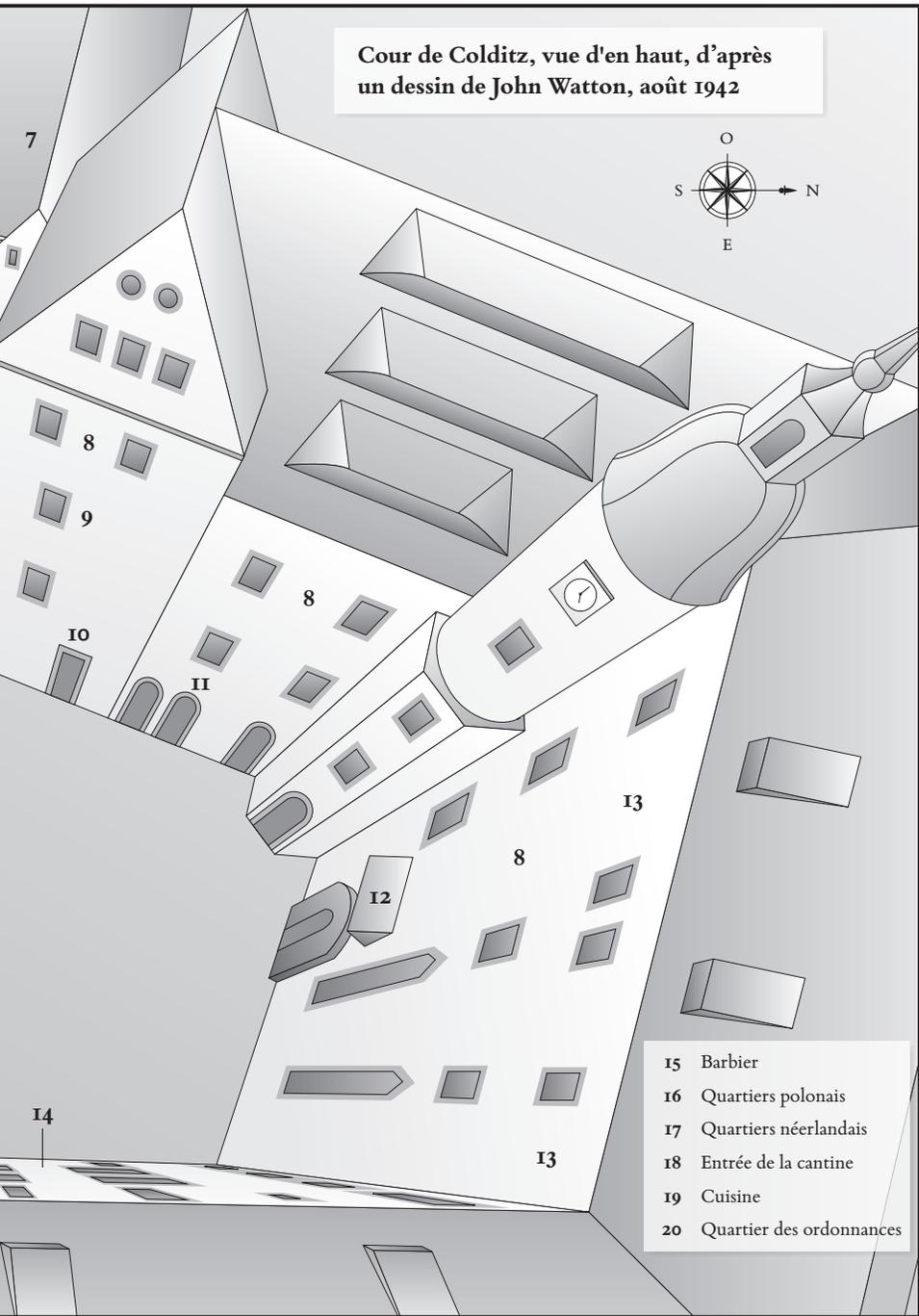
- 1 Théâtre
- 2 Quartiers des officiers supérieurs : britanniques, français, polonais et hollandais
- 3 Cabine d'épouillage
- 4 Bains-douches
- 5 Porte d'entrée



- 6 Cellules d'isolement
- 7 Corps de garde allemand
- 8 Quartiers français
- 9 Quartiers belges
- 10 Bureau des colis
- 11 Porte de la cave
- 12 Chapelle
- 13 Quartiers britanniques
- 14 Inspections médicales et cabinet du dentiste

17 16

Cour de Colditz, vue d'en haut, d'après  
un dessin de John Watton, août 1942



- 15 Barbier
- 16 Quartiers polonais
- 17 Quartiers néerlandais
- 18 Entrée de la cantine
- 19 Cuisine
- 20 Quartier des ordonnances



## Sommaire

Prologue	
« Franz Josef »	13
<b>1940</b>	<b>19</b>
1 Les arrivants	21
<b>1941</b>	<b>37</b>
2 L'évasion d'Alain Le Ray	39
3 Le camp des mauvais garçons	61
4 Comment faire tourner les gardes en bourrique	89
5 <i>Ballet Nonsense</i>	109
<b>1942</b>	<b>123</b>
6 Le Métro	125
7 Clutty du MI9	145
8 À la recherche d'un chemin	165
9 Nom de code « <i>Dogsbody</i> »	189
<b>1943</b>	<b>215</b>
10 Le club des <i>Prominente</i>	217
11 <i>Shabash</i>	241
<b>1944</b>	<b>263</b>
12 Dentistes et espions	265
13 Folie	287
14 Les « moineaux »	303
15 Le « Renard roux »	323

<b>1945</b>	<b>343</b>
16 La jeune fille du Rhin	345
17 Assiégés	367
18 Fin de partie	389
 Après-coup	 411
 Annexes	
<i>Le code 5-6-O</i>	433
<i>Trajets des Prominente</i>	438
 Sources	 439
Remerciements	446

## Prologue

### « Franz Josef »

Chaque soir, le sergent-major Gustav Rothenberger faisait sa tournée d'inspection autour du château. Il vérifiait que les sentinelles étaient bien en place et en alerte, avec l'espoir d'en surprendre une assoupie. Rothenberger ne déviait jamais de sa routine, et sa dernière étape était toujours le côté est du bâtiment. Là, coincé entre un ravin et le puissant mur du château, un étroit passage menait à une porte entourée de fil de fer barbelé. Au-delà s'étendaient le parc et les bois. Des gardes armés de mitraillettes étaient postés tous les neuf mètres tout au long du passage. Deux autres sentinelles gardaient la porte proprement dite, dont l'une patrouillait sur une passerelle métallique surélevée, avec une ligne de feu sans angle mort sur toute la longueur de la terrasse.

Par une chaude nuit de septembre 1943, peu avant minuit, le sergent-major (ou *Stabsfeldwebel* en allemand) apparut comme d'habitude sur la terrasse, accompagné de deux soldats portant leur fusil en bandoulière. Deux heures plus tôt, les prisonniers avaient été bouclés dans leurs quartiers. Colditz était calme. De puissantes lampes projetaient les silhouettes déformées des gardes sur le granit de la façade du château.

Il était impossible de confondre Rothenberger avec un autre. Ce Saxon s'était vu décerner la Croix de fer pendant la Première Guerre mondiale et on disait qu'il portait ses médailles de campagne jusque dans son lit. Il était craint

et admiré par les hommes de la section 3 de la compagnie des gardes, qu'il avait sous ses ordres. Les prisonniers, qui saisissaient toutes les occasions de se moquer de leurs geôliers, traitaient avec un respect prudent cet oiseau ébouriffé qui ressemblait à un soldat d'un autre siècle, couvert de cicatrices, rigoureusement discipliné, et à la pilosité extravagante. Car le trait le plus caractéristique de Rothenberger, c'était l'étonnant plumage qui ornait son visage, une combinaison spectaculaire de moustaches et de favoris. Le vieux soldat était immensément fier de ses énormes bacchantes rougeâtres, qu'il brossait, taillait et cirait, comme il l'aurait fait d'un animal de compagnie exotique. Les prisonniers de guerre britanniques l'avaient surnommé « Franz Josef » (sic), du nom de l'empereur austro-hongrois aux moustaches en guidon de vélo – mais jamais, au grand jamais, ils ne l'auraient appelé ainsi en sa présence.

Rothenberger fonça vers le premier garde sur la terrasse et aboya : « Il y a une tentative d'évasion du côté ouest. Allez immédiatement au rapport au poste de garde. » La sentinelle étonnée salua, fit claquer ses talons et s'en fut ; l'officier renvoya le deuxième garde, puis le troisième. Les deux hommes qui gardaient la porte furent surpris de voir Rothenberger tourner le coin de la terrasse avec deux nouveaux gardes sur ses pas. Leur tour de garde ne devait s'achever que dans deux heures. « Vous êtes relevés plus tôt que prévu, dit le sergent-major moustachu d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Donnez-moi la clé. » Rothenberger semblait être particulièrement irritable ce soir, mais les apparences peuvent être trompeuses.

Un examen attentif de sa pilosité faciale aurait révélé qu'elle avait été réalisée à partir de blaireaux de rasage, dont les toupets colorés en gris-roux avec des peintures à l'eau achetées à la boutique de la prison avaient été fixés avec de la colle ; son uniforme, comme ceux de son escorte,

avait été cousu avec soin à partir de couvertures de prison, et teint dans la bonne nuance de feldgrau<sup>1</sup> ; la Croix de fer qui ornait sa poitrine était faite de zinc arraché au toit du château et moulé avec un couteau de cuisine chauffé à blanc ; son couvre-chef avait été confectionné à partir d'une casquette à visière de la RAF<sup>2</sup>, modifiée à l'aide de feutre et de ficelle ; l'étui de son pistolet était en carton, recouvert de cirage marron, et il en sortait un morceau de bois peint pour ressembler à la crosse d'un pistolet Walther P38 de 9 mm ; les deux soldats portaient des fusils factices avec des canons en bois polis à la mine de crayon, des culasses fabriquées à partir de morceaux de sommiers en acier et des gâchettes en fer blanc façonnées à partir de couverts métalliques.

Le sergent-major était une réplique de Rothenberger, un faux « Franz Josef ». Il s'appelait Michael Sinclair. C'était un lieutenant britannique de 25 ans qui s'était déjà échappé deux fois de Colditz avant d'être repris et ramené au château. Il parlait couramment l'allemand, pratiquait le théâtre en amateur de talent, et c'était un obsessionnel : il ne pensait qu'à s'échapper et ne parlait de rien d'autre. « Je vais sortir d'ici », répétait-il avec insistance. Ce n'était pas l'expression d'un espoir, mais une profession de foi. Certains prisonniers trouvaient sa détermination dérangement : il y avait quelque chose de désespéré dans son acharnement. Pendant quatre mois, il avait étudié la démarche, la posture et l'accent de Rothenberger, sa routine, ses petites manies et sa façon de jurer lorsqu'il était en colère, ce qui était souvent le cas.

Bien au-dessus de la terrasse, au sixième étage, trente-cinq officiers britanniques attendaient dans l'obscurité. Ils avaient déjà scié les barreaux de leurs fenêtres.

---

1. Couleur gris-vert. (NdE)

2. Royal Air Force. (NdE)

Tous avaient revêtu des vêtements civils cousus avec les moyens du bord. Chacun d'entre eux portait un faux titre de transport, contrefait à l'aide d'une machine à écrire faite de bois et de fil de fer, une photographie prise avec un appareil photo fabriqué à partir d'une boîte à cigares et d'une paire de lunettes, et tamponné avec le cachet officiel de l'aigle allemand découpé dans un talon de chaussure à l'aide d'une lame de rasoir. Quand le premier garde partit au pas de course, quelqu'un murmura : « Ça va marcher. Ça va vraiment marcher. »

Le plan était simple : une fois les sentinelles écartées, un premier groupe de vingt personnes descendrait par l'extérieur du bâtiment sur des cordes fabriquées à partir de draps de lit noués, Sinclair déverrouillerait le portail du parc, et ils dévaleraient tous la pente vers les bois voisins. S'ils parvenaient à s'échapper, les autres suivraient quelques minutes plus tard. Une fois sous le couvert, ils se sépareraient et se disperseraient dans les campagnes, par groupes de deux, avant de se diriger vers les frontières par divers itinéraires préétablis. Le « plan Franz Josef » dépendait des vieilles habitudes d'obéissance des soldats allemands, de la préparation, du *timing*, de la chance, et des fausses moustaches de Sinclair. Les fugitifs avaient calculé qu'il faudrait quatre minutes et demie avant que les sentinelles n'atteignent le poste de garde et n'y trouvent le vrai Rothenberger. À ce moment-là, l'enfer se déchaînerait. La plupart des prisonniers accroupis dans l'obscurité étaient captifs depuis près de trois ans. Durant cette période, de nombreuses tentatives d'évasion avaient eu lieu, et seules quelques-unes avaient réussi. Dans l'escalade de la guerre interne entre les prisonniers et les gardiens, une victoire majeure s'annonçait. Si on y arrivait, ce serait la première évasion massive dans l'histoire de Colditz.

Le *Kommandant* de Colditz avait récemment ordonné que quiconque, sans exception, entrant ou sortant du château, devait présenter un laissez-passer, chaque jour d'une couleur différente. La sentinelle à la porte s'en tint aux règles. Plus tard, elle admettrait que les moustaches « ne frisaient pas bien » ; mais en vérité l'homme ne fit qu'obéir aux ordres, même si ces ordres avaient été transmis par le même Rothenberger qui lui ordonnait à présent d'y désobéir. La voix de la sentinelle s'éleva jusqu'aux fenêtres du haut : « *Nein, Herr Stabsfeldwebel. Nein !* » Sinclair le maudit pour son insolence. « Tu es fou ? Tu ne reconnais pas ton propre sergent ? » Finalement, il fouilla dans sa poche et lui tendit un laissez-passer de sortie, ou *Ausweis*, dûment daté, signé et tamponné.

C'était la copie d'un vrai laissez-passer obtenu en soudoyant un garde allemand. Une copie parfaite à tous égards. Sauf qu'elle n'était pas de la bonne couleur. Le laissez-passer était gris. Il aurait dû être jaune.

La sentinelle l'observa attentivement, avant de poser son regard sur « Franz Josef » Rothenberger. Puis elle leva lentement son fusil.



**1940**



## Chapitre 1

### Les arrivants

**D**ans l'après-midi du 10 novembre 1940, le capitaine Pat Reid contemplait le château perché sur la falaise, envahi par les sentiments mêlés d'admiration et d'angoisse que ses constructeurs avaient cherché à instiller. « Nous vîmes notre future prison se profiler au-dessus de nous, écrivit-il plus tard. Magnifique, sereine, majestueuse, et pourtant assez effrayante pour nous faire chavirer le cœur... Un spectacle à faire trembler les plus courageux. »

Il n'était pourtant pas dans sa nature de trembler. En fait, Reid considérait toute espèce de pusillanimité comme une faille morale qu'il était hors de question de tolérer, ni chez lui, ni chez les autres. Officier du Royal Army Service Corps, il avait été capturé en mai, avec les milliers de soldats britanniques qui étaient restés piégés après l'effondrement de la France. D'abord détenu au château de Laufen, en Bavière, il avait immédiatement supervisé le percement d'un tunnel reliant la cave à un petit hangar hors les murs, avant de s'enfuir avec cinq autres officiers vers la frontière yougoslave. Ils avaient été repris cinq jours plus tard, pour être envoyés à Colditz, un nouveau camp destiné aux prisonniers dans son genre : les incorrigibles.

Né en Inde d'un père irlandais, Reid, 29 ans, était d'un naturel anticonformiste et extraverti. C'était aussi le plus fiable des alliés, et le plus obstiné, le plus insupportable des adversaires. Lors d'un match de rugby Angleterre-Irlande, à Twickenham, il avait escaladé les poteaux pour y planter

un bouquet de trèfle. Décrit par un de ses codétenus comme « un gars trapu, aux cheveux ondulés et au regard malicieux », Reid parlait et écrivait exclusivement dans l'argot du *Boy's Own Paper*, un magazine britannique consacré aux exploits héroïques des garçons des écoles privées. Il manifestait en toute circonstance un optimisme enjoué et obstiné. Bien conscient de la situation qu'ils vivaient tous, Reid allait devenir le premier chroniqueur de Colditz, et le plus accompli. Il avait détesté cet endroit dès le premier regard. Mais il consacra une bonne partie de sa vie à y penser, et à écrire à son sujet.

On fit traverser les douves aux officiers britanniques, qui seraient bientôt surnommés les « Six de Laufen ». Ils passèrent ensuite sous une deuxième arche en pierre, « dont les portes en chêne se refermèrent sinistrement derrière [eux] dans le fracas de lourdes barres de fer, comme au Moyen Âge ». Avant la guerre, Reid était ingénieur civil, et c'est un regard professionnel qu'il jeta sur les créneaux. Sur trois côtés, le sol se déroba pour former un précipice abrupt, sous des terrasses festonnées de fils barbelés. Comme le jour déclinait, les murs du château étaient balayés par les faisceaux de puissants projecteurs. La ville la plus proche était Leipzig, à 32 kilomètres au nord-ouest. La frontière la plus proche d'un pays qui ne soit pas contrôlé par les nazis était à près de 650 kilomètres. Ce ne serait pas une mince affaire de s'échapper, pensa Reid. On fit passer le petit groupe sous un autre porche, qui donnait dans la cour intérieure. Seul le bruit de leurs bottes sur les pavés rompait le silence. C'était, écrivit Reid, « un endroit indécemment macabre ».

Le château de Colditz se dresse au sommet d'une colline, à une cinquantaine de mètres au-dessus de la Mulde, un affluent de l'Elbe, dans l'est de ce qui est aujourd'hui l'Allemagne. Avant qu'elle ne devienne une province

allemande au x<sup>e</sup> siècle, les Slaves serbes qui habitaient la région l'avaient nommée *Koldyese*, ce qui signifie « forêt sombre ». La première pierre de ce qui allait devenir une forteresse imposante fut posée vers 1043 et, au cours du millénaire qui suivit, elle fut à maintes reprises agrandie et modifiée, détruite et reconstruite par les dynasties qui se disputaient le pouvoir et la prééminence dans la région. Le feu, la guerre et les épidémies modifièrent la forme du château au fil des siècles, mais ses objectifs restaient les mêmes : impressionner et opprimer les sujets du souverain, démontrer sa puissance, effrayer ses ennemis et incarcérer ses captifs.

Les souverains héréditaires de la région, les Électeurs de Saxe, en firent un pavillon de chasse, avec une chapelle et une salle de banquet, et en 1523, le parc environnant devint une réserve de chasse, entourée de hauts murs de pierre ; les cerfs blancs étaient élevés dans un enclos spécial, le *Tiergarten*, avant d'être libérés pour être chassés. Les Électeurs prirent l'habitude de garder leurs douairières, leurs parents turbulents et leurs filles non mariées entre les murs du château. Au début du xviii<sup>e</sup> siècle, sous le règne d'Auguste II, prince-électeur de Saxe, roi de Pologne et grand-duc de Lituanie, le *Schloss* fut agrandi et doté de fortifications et de nouveaux jardins d'agrément, ainsi que d'un théâtre. « Auguste le Fort » était un homme en parfaite condition physique, qui excellait dans le lancer de renard (oui, vous avez bien lu). C'était aussi un prodigieux coureur de jupons dont on dit qu'il engendra entre 365 et 382 enfants. Pour les accueillir, on fit agrandir le château qui compta bientôt 700 pièces.

Au xix<sup>e</sup> siècle, les princes saxons portèrent leur attention vers d'autres lieux, et le château sur la colline fut tour à tour un asile pour les indigents, puis une maison d'arrêt, puis un hôpital pour les « fous incurables ». Colditz

fut un temps l'institution psychiatrique la plus onéreuse d'Allemagne – un endroit où les familles riches et notables se débarrassaient discrètement de leurs membres mentalement perturbés. Parmi les résidents, il y eut Ludwig, le fils du compositeur Robert Schumann, qui fut interné à l'âge de 20 ans et passa toute sa vie à Colditz. Au xx<sup>e</sup> siècle, le château était devenu un lieu de mort, un vaste mausolée aux sols de pierre glacés, aux couloirs pleins de courants d'air et de souffrances cachées. Pendant la Première Guerre mondiale, il accueillit des patients atteints de tuberculose et de troubles psychiatriques, dont 912 moururent de malnutrition. Avant la Seconde Guerre mondiale, les nazis en firent un camp de concentration pour les communistes, sociaux-démocrates et autres opposants politiques. En un an, plus de 2 000 « indésirables » y furent ainsi internés. Certains furent torturés dans ses cellules humides. Après avoir été brièvement affecté aux jeunes travailleurs du Reich, il redevint en 1938 un asile, mais cette fois-ci mortel : quatre-vingt-quatre personnes handicapées physiques et mentales furent délibérément affamées jusqu'à la mort, un terrain d'essai pour le programme d'euthanasie à grande échelle imaginé par Hitler.

En 1939, le château changea à nouveau d'affectation pour devenir ce qui a fait entrer son nom dans l'Histoire : un camp de prisonniers de guerre. L'*Oberkommando der Wehrmacht* (OKW), le haut commandement de l'armée allemande, transforma Colditz en un camp spécial (*Sonderlager*), pour une catégorie particulière d'officiers ennemis : ceux qui avaient tenté de s'échapper d'autres camps ou qui avaient fait preuve d'une attitude négative envers l'Allemagne. Ils étaient désignés par le terme *deutschfeindlich*, ou « inamical envers l'Allemagne », un mot qui n'a d'équivalent dans aucune langue et qui est pratiquement intraduisible : dans l'Allemagne nazie, le manque d'amabilité était un crime.

Quand un prisonnier était *deutschfeindlich*, il avait droit à une étiquette rouge sur son dossier : une marque infamante aux yeux des Allemands, mais un signe de distinction pour les prisonniers de guerre. Le château était désormais un *Offizierslager*, un camp pour officiers, qu'on désignait par son abréviation Oflag IVC.

Au fil des siècles, le château de Colditz eut des habitants nombreux et variés, mais ils avaient presque tous un point commun : ils n'avaient pas choisi d'y vivre. Les douairières, les fous, les juifs, les vierges, les tuberculeux, les prisonniers de guerre et les cerfs blancs du parc avaient tous été amenés de force au château et ils ne pouvaient en sortir. Même la progéniture bâtarde d'Auguste le Fort était piégée dans cette immense enceinte au sommet de la colline. Le grand château avait ostensiblement été construit pour protéger le peuple, mais il avait toujours été une projection de pouvoir, un vaste géant crénelé dominant la ligne d'horizon, érigé pour effrayer ceux qui vivaient sous ses murs et empêcher ses occupants de s'échapper. Il était soit magnifique, soit monstrueux... Selon le côté des murs où vous vous trouviez.

Le bâtiment était organisé autour de deux cours adjacentes. La plus ancienne, pas plus grande qu'un court de tennis, était pavée et entourée de quatre murs de près de 30 mètres de haut. Au nord se trouvaient la chapelle et la tour de l'horloge ; à l'ouest, la *Saalhaus*, ou grande salle, avec le théâtre, le bureau des colis et, au-dessus, les quartiers des officiers supérieurs ; au sud avait été installée la cuisine des prisonniers, attenante aux quartiers allemands ; l'aile est était la *Fürstenhaus*, ou maison du prince, dans laquelle étaient gardés les prisonniers britanniques. Le soleil ne pénétrait dans cette cour intérieure que quelques heures par jour, aux alentours de midi. Une porte unique menait à la cour extérieure, plus vaste, mais qui n'avait